



AMY LIPTROT

L'ÉCART



LE LIVRE

Grande, fine, intrépide, elle vacille, tel un petit navire dans la tempête, elle hésite entre deux destins : se laisser emporter vers le sud, vers ce Londres qui brille, dans la nuit violente qui fait oublier le jour où l'on est trop seul, où tout est trop cher, où le travail manque. Ou se fracasser contre les falaises de l'île natale, dans cet archipel des Orcades battu par les vents et dont la vie rude lui semble vide et lui fait peur. Elle l'ignore encore mais il existe une troisième voie : écouter résonner l'appel qui la hante, qui vient toucher cette part d'elle assoiffée de grand large, de grand air, de grande beauté. Non pas rester mais revenir. Choisir. Troquer la bouteille assassine contre une thermos de café fort, troquer l'observation narquoise et éperdue de la faune des nuits de fête tristes pour la contemplation des étoiles et des nuages, et l'inventaire des derniers spécimens de râle du roi caille, un oiseau nocturne comme elle, menacé comme elle, farouche comme elle. Sa voie s'appelle *l'écart*. C'est l'humble nom d'une bande côtière où les animaux sauvages et domestiques peuvent se côtoyer loin des regards, où folâtraient des elfes ivres d'embruns. C'est le titre fier de son premier roman.

L'AUTEUR

Amy Liptrot est née en 1981 dans les îles Orcades, un archipel situé au nord de l'Écosse, à la même latitude qu'Oslo et Saint-Petersbourg. Elle est la lauréate du Pen Ackerley Prize et du Wainwright Prize. *L'Écart* est son premier roman.

Amy Liptrot

L'Écart

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Karine Reignier-Guerre



PROLOGUE

Sous les pales vrombissantes d'un hélicoptère prêt à décoller, une jeune femme en chaise roulante serre son nouveau-né dans ses bras tandis qu'un infirmier la conduit vers un homme également en fauteuil, entravé dans une camisole de force, qui arrive en sens inverse sur l'unique piste de l'aéroport.

Tous deux âgés de vingt-huit ans, ils sortent du petit hôpital local, le seul de l'archipel, où ils ont été pris en charge quelques heures auparavant. La femme vient de donner naissance à son premier enfant. L'homme, qui criait et gesticulait de manière incontrôlable, a dû être sanglé et mis sous calmants.

Situées au nord de l'Écosse, entre la mer du Nord et l'océan Atlantique, les îles Orcades sont constamment battues par les vents et frappées par les flots. Quoique très isolées, elles sont dotées de bonnes infrastructures : on y trouve un hôpital, un aéroport, un cinéma, deux établissements d'enseignement secondaire, un supermarché. On n'y trouve pas, en revanche, d'unité psychiatrique spécialisée dans l'accueil des patients atteints de lourdes pathologies mentales et susceptibles de représenter un danger pour autrui et pour eux-mêmes. Conformément à la loi sur la santé mentale des citoyens britanniques, tout résident des îles Orcades nécessitant une prise

en charge de ce type doit être transféré à l'hôpital d'Aberdeen, en Écosse continentale.

Vue d'avion, qu'il s'agisse d'un appareil transportant les employés d'une plate-forme pétrolière ou d'une navette postale arrivant de l'île principale, la piste d'atterrissage apparaît comme une longue ligne droite coupant une vaste étendue plate et dénuée d'arbres. Lorsqu'elle n'est pas fermée des jours durant pour cause de brouillard ou de vents violents, c'est sur cette piste que se joue l'éternelle cérémonie des arrivées et des départs, menus drames humains, le tout sous le regard des contrôleurs aériens, parmi l'immensité des cieux et des mers.

Ce soir de mai, tandis que les marguerites referment leurs pétales pour la nuit, tandis que les guillemots et les mouettes tridactyles rapportent des lançons à leurs petits nichés sur les hauteurs des falaises, tandis que les brebis se blottissent contre les murets de pierres sèches pour se protéger du vent, mon histoire commence. Car le bébé sur le tarmac, c'est moi. Ma naissance, trois semaines avant terme, a déclenché chez mon père un épisode maniaque.

Ma mère se charge des présentations. Elle me pose brièvement sur ses genoux avant qu'il soit emmené dans l'hélicoptère. Nous ne saurons pas ce qu'elle lui dit : ses propos sont couverts par le vrombissement des pales et le mugissement du vent.

L'ÉCART

Le jour de mon retour, je m'abrite derrière un vieux congélateur, les pieds dans les orties, pour observer l'approche d'un grain poussé par un vent de mer. Le bruit des vagues qui déferlent sur la côte est sensiblement le même que celui de la circulation londonienne.

La ferme familiale est située sur la côte ouest de la plus grande île de l'archipel des Orcades, à la même latitude qu'Oslo et Saint-Pétersbourg. Hormis quelques falaises et l'océan, rien ne nous sépare du Canada. Le nombre de machines et de bâtiments a varié avec le temps, au gré de l'évolution des pratiques agricoles, mais les anciennes remises et les vieux outils sont restés là, rouillant sous les embruns. La pelle d'un tracteur défunt sert maintenant d'abreuvoir à moutons ; les stalles dans lesquelles on attachait les vaches sont désormais encombrées de vieux meubles et d'outils inutilisables. Enfant, j'avais accroché une balançoire aux poutres de l'étable : je jouais à me suspendre la tête en bas au-dessus d'une barrière à bétail qui gît à présent au sol, amas de ferraille abandonné.

Vers le sud, l'exploitation s'étire le long de la côte jusqu'aux landes sablonneuses qui forment la baie de Skaill, une plage d'un kilomètre et demi abritant les vestiges de Skara Brae, un village de l'âge de pierre. Au nord, elle est bordée par des

falaises qui s'élèvent vers une lande couverte de bruyère. Elle regroupe plusieurs terrains et pacages, que nous désignons de manière prosaïque, en fonction de leur situation ou de l'usage que nous en faisons : le « pré de devant » se trouve le long du chemin menant à la maison ; le « pré d'agnelage » est protégé de tous côtés par des murs en pierres sèches. Notre plus grand pacage s'appelle l'« écart », car c'est aussi le plus isolé de tous. C'est une bande de terre côtière couchée sur les dénivelés du littoral, en surplomb du corps de ferme. L'herbe n'y est jamais très haute, car elle est battue à longueur d'année par les vents et les embruns. C'est là que les brebis et leurs agneaux passent l'été, après avoir quitté le pré d'agnelage. C'est aussi là que nos vaches de race highland, dotées de grandes cornes et d'un long pelage roux, courent tout l'hiver sous l'immensité du ciel.

Les documents d'archives portant sur l'exploitation agricole des Orcades répertorient deux types de parcelles : les terres arables cultivées à proximité des corps de ferme, et les terres plus isolées, situées à l'écart des bâtiments principaux, souvent à flanc de colline. Ce sont des pâturages plus arides ou plus venteux, que l'on ne cultive pas. Jadis, ils servaient parfois de pacages communaux pour plusieurs éleveurs. Ces terres constituent les « écarts », c'est-à-dire les confins d'une exploitation, ces lieux à demi défrichés où les animaux sauvages et domestiques se côtoient, où le petit peuple des esprits et des fées peut déambuler librement, loin du regard des hommes. De nombreux contes issus du folklore orcadien mettent en scène des communautés de lutins installées au creux des collines, des confréries de farfadets émergeant aux beaux jours de leurs austères tanières hivernales pour aller répandre un joyeux désordre dans les fermes alentour.

Sur une photo datant des années quatre-vingt, j'observe cette partie de la ferme juchée sur les épaules de mon père, en compagnie d'amis anglais de mes parents venus leur rendre

visite, peu après leur installation aux Orcades. Mes parents souhaitaient acquérir une ferme ; après avoir quitté l'Angleterre, ils avaient fait route vers le nord jusqu'à ce qu'ils trouvent une propriété à la portée de leurs modestes moyens. Leurs proches s'étaient étonnés de ce projet audacieux. Tout comme les habitants du cru, ils doutaient de leurs capacités à s'adapter à un tel mode de vie. Parviendraient-ils à s'habituer au climat ? À apprécier ces terres rudes et inhospitalières ? Ce n'était pas la première fois que les Orcadiens voyaient arriver des « sudistes » naïfs, la tête pleine de beaux projets auxquels ils renonçaient après deux ou trois hivers difficiles.

J'ai grandi ici, le long de la côte. Je n'ai jamais eu peur du vide. Mes parents nous emmenaient souvent marcher le long de la falaise, mon frère et moi. Je lâchais la main de ma mère pour aller me pencher au bord du gouffre et regarder les eaux tumultueuses qui s'écrasaient en contrebas. Notre exploitation est bordée de grandes dalles de schiste gréseux qui descendent en pentes abruptes vers la mer. Cette matière monumentale, façonnée par des forces surhumaines, formait à la fois les limites de mon île et les confins de mon univers.

Quand j'étais enfant, l'un de nos chiens était tombé de la falaise. C'était un berger colley. Il s'était lancé à la poursuite d'un lapin en pleine tempête, et les violentes rafales dissimulaient le précipice. Nous ne l'avons jamais revu.

Aujourd'hui aussi, le vent souffle par rafales. Je me redresse, quittant l'abri que m'offrait le vieux congélateur, et je me dirige vers l'écart pour la première fois depuis des années. J'inspire l'air frais à pleins poumons. La ferme est entourée de grands espaces ouverts. Il n'y a aucun arbre sur la propriété, et l'espace s'étend aussi loin que porte le regard.

Tous les rochers descendent en pente vers la mer. Chaussée de bottes en caoutchouc, je prends soin de poser les pieds sur les fissures des dalles de schiste pour ne pas glisser. Arrachées à

ma queue-de-cheval, des mèches de cheveux s'insinuent dans ma bouche et se plaquent contre mes joues mouillées par les embruns – comme autrefois, lorsque je suivais nos chiens de berger, passant sous les clôtures et escaladant les murets de pierres sèches. Je rejoins mon endroit favori : une grande dalle posée en équilibre précaire au sommet d'une falaise. Je venais souvent ici quand j'étais adolescente, mes écouteurs vissés sur les oreilles, ivre de frustration sous mon maquillage, les yeux fixés sur l'horizon, rêvant de m'enfuir. Depuis mon perchoir, je regardais les vagues se briser violemment sur le rivage tout en suivant d'un regard envieux les goélands et les avions de chasse qui s'éloignaient vers la haute mer.

Par temps clair, en regardant vers le sud au-delà du bras de mer de Pentland Firth, on aperçoit les cimes de l'Écosse continentale : Ben Hope, Ben Loyal, le cap Wrath. À l'ouest de l'écart, on distingue la petite île de Sule Skerry, sur laquelle trônait autrefois le phare habité le plus isolé de Grande-Bretagne. Au large, à la surface, on voit flotter les dispositifs marémoteurs expérimentaux installés par une société spécialisée dans les énergies renouvelables. Nous sommes à marée basse. Au pied de la falaise, je reconnais l'affleurement rocheux où s'est échoué un bateau de pêche l'année de mes onze ans.

Depuis mon perchoir, je peux aussi tourner les yeux vers le nord : j'aperçois alors le cap Marwick et sa tour érigée en mémoire de lord Kitchener. Le maréchal britannique périt en 1916 avec 643 membres de son équipage (qui en comptait 655) lorsque son navire, le HMS *Hampshire*, s'est abîmé deux milles nautiques au nord-ouest de mon poste d'observation, après avoir heurté une mine posée par un sous-marin allemand. Parmi les douze survivants de ce drame, plusieurs furent hébergés dans la ferme qui deviendrait la nôtre. L'un d'eux,

un marin dénommé W.M. Phillips, raconta par la suite la tragédie en ces termes : « Pieds nus, mais entièrement vêtu, j'ai salué mes camarades et sauté dans les flots tourbillonnants. » Il parvint à se hisser à bord d'un grand canot pneumatique, mais, celui-ci étant surchargé, les marins qui avaient un gilet de sauvetage furent « invités à quitter » le fragile refuge. Dix-huit hommes se portèrent volontaires. « Après avoir prononcé des remarques allègres, telles que "Nous arriverons avant vous", ils se sont jetés à l'eau, sacrifiant leur vie pour tenter de permettre à leurs compagnons d'infortune de poursuivre la leur », écrit W.M. Phillips.

Après de nombreuses heures d'une lutte harassante pour ne pas se fracasser contre les rochers, les rescapés parvinrent enfin à diriger le canot jusqu'à l'une des criques situées en contrebas de notre écart – une anse étroite que nous appelons Nebbi Geo. En longeant la falaise, je tente d'imaginer la scène telle que l'a décrite W.M. Phillips : le canot de sauvetage coincé entre les parois rocheuses de la crique, « comme si une main gigantesque l'avait mis là » ; et les paysans arpentant la côte escarpée dans la nuit noire, cherchant des survivants parmi les corps sans vie des marins échoués sur les récifs.

Dans les Orcades, le vent souffle en permanence. À la ferme, les vents d'ouest sont les plus éprouvants : ils transportent la mer avec eux et peuvent déplacer des tonnes de rochers en une seule nuit. Au réveil, le paysage familier s'en trouve modifié. Les vents d'est, en revanche, se révèlent parfois d'une beauté stupéfiante : quand les rafales soufflent à l'encontre de la marée, elles décapitent la crête des vagues, faisant jaillir une étincelante canopée de gouttelettes qui brillent au soleil. Les chaumières traditionnelles, solides et trapues, sont conçues pour résister aux violentes tempêtes. La plupart des Orcadiens

leur ressemblent, mais, bien que née ici, je n'ai pas hérité de cette morphologie : je suis grande et dégingandée.

En m'engageant sur le sentier qui longe la falaise, je m'efforce de ne pas perdre l'équilibre. Voilà plus de dix ans que je suis partie, et mes souvenirs d'enfance se mêlent à des événements plus récents – ceux qui m'ont ramenée vers les Orcades. Tout en bataillant pour ouvrir une barrière métallique, je me souviens des propos que j'ai tenus à mon agresseur : « Je suis plus forte que toi. »

Chaque année, à la fin de l'hiver, les prés sont d'un brun délavé. L'écart paraît vide et stérile, mais je connais ses secrets. On a découvert qu'un des murs en pierres sèches de la ferme, à moitié démolit et couvert de végétation, était un vestige datant de l'époque néolithique. Certaines des pierres qui composent le cercle de Brodgar, à dix kilomètres de chez nous, proviennent d'une ancienne carrière située au nord de l'exploitation. L'une d'elles, brisée, gît encore sur la colline. A-t-elle été abandonnée en chemin il y a plus de quatre mille ans, lorsque nos ancêtres bâtissaient ce cercle ? Peut-être. Je me souviens d'une colonie de sternes arctiques qui nichait à cet endroit. Lorsque nous passions par là au printemps, elles nous attaquaient en plongeant au-dessus de nos têtes, si près qu'elles nous frôlaient de leurs ailes. Ici, en été, on peut voir des bourdons distingués, espèce menacée, butiner le trèfle violet ; en automne, des champignons hallucinogènes parsèment les prés ; et le *fucus distichus*, une algue rare, propre aux littoraux nordiques battus par les vagues, pousse toute l'année sur les rochers.

À l'extrémité de l'écart, j'aperçois le « Stack o'Roo », un immense éperon rocheux, produit par l'érosion marine. Autrefois partie intégrante de la falaise, il s'en est détaché, formant une haute tour isolée. Durant l'été, les macareux nichent sur ses flancs, en compagnie de fulmars, de cormorans huppés, de goélands et de corbeaux. Enfant, je descendais la pente

herbeuse jusqu'au bord de la falaise, tout près de cet éperon, en veillant à ne pas mettre le pied dans un terrier de lapin. Là, je me blottissais à l'abri du vent pour observer à loisir les différentes colonies d'oiseaux qui peuplaient l'éperon. Les fulmars défendaient bruyamment leur nid lorsque les macareux revenaient de leurs lointaines excursions en mer.

L'écart n'est pas clôturé : les brebis sont libres d'aller gambader sur les rochers. Dans les premiers temps, mon père devait parfois escalader les falaises pour aller secourir des moutons coincés sur les corniches, mais, au fil des années, le troupeau a évolué : ses descendants ont développé un sens inné de la topographie allié à une solide maîtrise des terrains glissants.

Lorsqu'il pleut, un ruisseau se forme au milieu de l'écart et va se jeter dans la mer. Mon frère Tom et moi avons souvent joué avec nos chiens dans son lit caillouteux. Nous nous cachions sous un petit pont de pierre. Les huîtres pies et les courlis cendrés faisaient leurs nids dans les rigoles formées par le passage du tracteur. Nous poursuivions les poussins pour les attraper, ravis de sentir leurs petits corps doux et palpitants au creux de nos mains, avant de leur rendre la liberté.

Je m'arrête à l'endroit où, lorsque j'étais enfant, un voisin avait conduit son tracteur flambant neuf. Il s'était arrêté un instant, sans couper le moteur, pour aller ouvrir une barrière – en oubliant de serrer le frein à main. Il avait encore le dos tourné quand le véhicule avait descendu la pente vers la mer. Il n'avait pas pu courir assez vite pour le rattraper : la machine rutilante avait pris de la vitesse avant de basculer dans le vide, sombrant quelques secondes plus tard dans l'océan Atlantique.

En fin d'après-midi, je retourne à l'écart pour aller nourrir les highlands. Je me serre contre mon père dans la cabine du tracteur, comme lorsque j'étais petite. Je me souviens de chaque

ornière du sentier, ce qui me permet de m'accrocher quand il le faut pour ne pas tomber. Mon père actionne la manette pour abaisser le chargeur. La balle de fourrage se dépose dans la mangeoire circulaire. Les bêtes s'attroupent rapidement. La nuit est déjà tombée ; je reste assise dans la cabine, observant mon père. Illuminé par les phares du tracteur, il coupe le film de plastique noir, puis, d'un grand geste du bras, il tire dessus pour vider le foin dans la mangeoire. Ses cheveux ont beaucoup blanchi et il porte un bleu de travail molletonné toute l'année, mais il n'a plus besoin de gants.

Notre écart se cache derrière une petite colline et longe la mer. À certains endroits, les maisons voisines disparaissent, et personne ne peut nous voir depuis la route. Mon père m'a confié qu'il lui était arrivé, lors de certaines phases maniaques de sa maladie, de passer là-haut des nuits entières. Ce soir-là, accroupie derrière le vieux congélateur, à l'abri du vent, je me roule une cigarette tout en observant le bétail. Tel père telle fille, me dis-je, soudain consciente de ce que mon père et moi avons en commun.

SECOUSSES

Dans l'après-midi, en revenant de l'écart, je me dirige vers l'enclos où mon père entrepose son matériel. J'ouvre la porte de la caravane qui lui sert désormais de domicile. Le chien l'attend, couché dehors, et les chevaux, penchant le cou par-dessus la clôture, espèrent leur ration de foin. Lestée par des parpaings de ciment, la vieille caravane ne risque pas d'être emportée par une rafale, mais l'hiver dernier, une violente tempête a brisé une vitre, maintenant obturée par un panneau de contreplaqué.

Je trouve mon père à l'intérieur, assis dans son fauteuil favori. Il a gardé son bleu de travail. Dans ses poches, une pelote de ficelle et un canif. Sous son bleu, un vieux pull tricoté par ma mère, maintes fois reprisé aux coudes. Tourné vers la grande vitre en plexiglas, le fauteuil offre une vue imprenable sur la cour de la ferme, les prés et la baie. La couleur du ciel et de l'océan varie sans cesse au gré des conditions atmosphériques – parfois d'une seconde à l'autre, tant les nuages passent vite au-dessus de l'Atlantique. Lorsqu'ils se déchirent, le soleil fait brusquement scintiller la surface de l'eau. À marée basse, le paysage se modifie encore, révélant un affleurement rocheux invisible quelques heures plus tôt. Il arrive parfois que la lumière éclaire les collines de Hoy, un

îlot situé plus au sud, au-delà du cap qui prolonge la baie. Elles disparaissent un moment plus tard, englouties sous la brume marine.

Un rayon de soleil hivernal s'engouffre dans la caravane, faisant briller les grains de poussière et la fumée des cigarettes roulées à la main que fume mon père. Des survêtements et des bottes en caoutchouc s'entassent près de la porte. La table basse est jonchée de papperasse. Dans un coin, le poêle à gaz rougeoie doucement. La chambre à coucher est située dans la pièce adjacente. Le chien dort sous la caravane, à l'endroit précis où se trouve le lit de mon père, comme un loup dans une grotte.

« As-tu senti quelque chose là-haut ? » demande mon père. Il précise aussitôt sa pensée en évoquant les « secousses », un phénomène mystérieux dont il m'a déjà parlé maintes fois. Cette partie du littoral préserve jalousement ses mystères. C'est ici que le Mester Muckle Stoorworm, un monstrueux serpent de mer, serait apparu à l'homme pour la première fois ; c'est ici que les habitants préhistoriques de Skara Brae ont laissé des traces de leur rude existence ; et c'est aussi ici que s'est abîmé le HMS *Hampshire* pendant la Première Guerre mondiale.

Certains habitants de la côte ouest des Orcades, dont mon père, affirment percevoir des secousses ou des grondements souterrains assez puissants pour faire vibrer l'île entière, mais si subtils qu'ils doutent parfois de les avoir ressentis. « En fait, on ne les entend pas vraiment, mais on les ressent, m'expliquait-il. C'est comme une explosion sourde ou un coup de tonnerre dans le lointain. Les vibrations sont assez fortes pour faire trembler les vitres et les étagères. Elles ne durent qu'un instant, puis elles se répètent dans les heures qui suivent. » Les Orcadiens parlent de ces secousses depuis de nombreuses années sans avoir jamais réussi à identifier leur provenance :

sont-elles d'origine géologique, humaine ou surnaturelle ? Et, surtout, existent-elles réellement ?

J'ai moi-même tenté de percer le mystère en me penchant sur la géologie de la côte ouest de l'île principale, caractérisée par les hautes falaises de Marwick, de Yesnaby et de Hoy, par de multiples éperons rocheux, et par de dangereux courants marins responsables d'innombrables naufrages. Est-il possible que les secousses dont parle mon père soient causées par le déferlement des vagues dans les grottes creusées sous la falaise ? Lorsqu'une vague pénètre dans une grotte sans issue, l'air emprisonné est repoussé vers le fond, et fortement comprimé. Lorsque la vague se retire, la bulle d'air se détend brusquement, générant une explosion – qui pourrait expliquer les « secousses ».

D'autres font porter le blâme sur l'armée de l'air, dont les avions émettent des *bang* supersoniques au-dessus des îles. Au cap Wrath, sur le continent écossais, à une centaine de kilomètres au sud des Orcades, le ministère de la Défense possède un terrain de manœuvres et d'entraînements militaires. Cette petite partie de la Grande-Bretagne, très peu peuplée, est l'une des rares où de « gros engins » peuvent être mis à feu. Or seules des armes aériennes de gros calibre seraient susceptibles d'émettre une onde sonore capable d'atteindre les Orcades – à condition que les vents soient favorables, bien sûr. Les avions survolant les îles à très grande vitesse pourraient également engendrer de telles explosions : lors des vols en piqué, ils descendent vers une couche d'air plus dense. Cependant, mon père affirme que, même s'il lui arrive de voir et d'entendre des avions, les secousses mystérieuses ne se font jamais sentir au même moment. Je me demande alors si d'autres forces plus mystérieuses, plus difficiles à cerner, et même plus fantomatiques, pourraient opérer. Une célèbre légende orcadienne raconte qu'un quidam nommé Assipattle

tenta un jour de s'attaquer au Mester Muckle Stoorworm. Ce serpent de mer était si énorme qu'il pouvait enrouler sa queue autour de la Terre et anéantir des cités entières d'un seul coup de langue. Or Assipattle rêvait de sauver le monde. Il en eut enfin l'occasion lorsqu'il parvint à enfoncer une motte de tourbe brûlante dans la gueule du Stoorworm. Le monstre se tordit de douleur et secoua la tête avec tant de vigueur qu'il cracha ses dents par centaines, formant ainsi les îles Orcades, Shetland et Féroé. Épuisé, il se traîna ensuite jusqu'aux confins de la Terre, où il se recroquevilla pour mourir. Son corps se transforma en une contrée de sources bouillonnantes, de geysers et de volcans – aujourd'hui nommée l'Islande. Puisque son corps continue de se consumer dans les geysers islandais, le Stoorworm n'est sans doute pas complètement mort. Se pourrait-il qu'un de ses tentacules continue de frémir près des Orcades ? Dans ce cas, les secousses que nous ressentons ne seraient que les répliques résiduelles produites par les derniers soubresauts du monstre.

Discuter des « secousses » avec mon père me rend un peu nerveuse. Nos conversations tournent généralement autour de la ferme : les travaux à finir, la santé des bêtes, l'état des champs et des parcelles. En l'entendant évoquer d'étranges sensations et des phénomènes géologiques mystérieux, je ne peux m'empêcher de m'interroger : entame-t-il une phase maniaque ? Ma mère m'a appris à repérer les signes annonciateurs d'une crise. Elle commence toujours de manière exaltante : soudain très volubile, mon père déborde d'enthousiasme et d'énergie. Mais cette énergie l'envahit bientôt de manière irrépissible, le poussant à faire des choses déraisonnables : achats impulsifs et dépenses exorbitantes (béliers de concours, machines agricoles), nuits d'insomnie passées à déplacer le troupeau d'un pacage à

l'autre. Puis vient la folie des grandeurs : mon père acquiert alors la conviction qu'il peut maîtriser le temps et contrôler les phénomènes météorologiques.

En baissant les yeux, j'aperçois un tabouret qui a longtemps fait partie du mobilier de la ferme, avant d'échouer dans la caravane. Mon père l'avait fabriqué lors d'un de ses premiers séjours à l'hôpital psychiatrique. Il avait quinze ans quand les médecins ont diagnostiqué son trouble maniaco-dépressif – on parle aujourd'hui de troubles bipolaires – assorti d'accès de schizophrénie. Depuis, il est régulièrement sujet à des crises plus ou moins dévastatrices. Elles ont rythmé notre vie familiale, souvent bouleversée par la violence de ses réactions extrêmes. Enfant, j'ai vu mon père partir en camisole de force pour être interné d'office. Ses séjours à l'hôpital alternaient avec de longs mois passés au lit sans prononcer un mot. Aujourd'hui, je m'inquiète de le trouver joyeux et animé, mais, s'il se montrait plus distant et réservé, je ne serais pas rassurée pour autant, puisque je redouterais de le voir sombrer dans une phase dépressive.

Lorsque j'avais une dizaine d'années, mon père a traversé une crise si grave qu'il a brisé une par une toutes les fenêtres de la maison. Le vent s'engouffrait dans ma chambre par rafales, faisant valser mes copies et mes cahiers d'écolière. Quand le médecin est arrivé, armé d'une forte dose de calmants, suivi par des policiers et des ambulanciers, je les ai sommés de repartir. Je comprenais que mon père était le jouet d'une force qui échappait à son contrôle. Lorsque les calmants ont commencé à faire effet, je me suis accroupie près de lui dans un coin de ma chambre, et je lui ai proposé la moitié d'une banane, tandis que je mangeais l'autre. « Ça, c'est ma fille ! » a-t-il commenté en souriant.

Les grondements souterrains de cette maladie mentale, bruits de fond de mon enfance, furent amplifiés par l'extrême religiosité de ma mère, et par les paysages dans lesquels j'ai grandi – ces cieux immenses, ce perpétuel fracas des flots sur le rivage. Je me suis renseignée sur la formation des vagues – leur façon de se hisser vers le ciel, avant de se briser lorsqu'elles se mêlent à l'eau moins profonde qui baigne le rivage. J'en ai conclu que l'énergie ne meurt jamais. Celle des vagues, transportée par l'océan, se transforme en sons, en chaleur, en vibrations, qui sont absorbés par la terre et transmis de génération en génération.

Depuis l'adolescence, mon père a subi cinquante-six traitements par électrochocs. Réservée aux pathologies mentales les plus lourdes, cette forme de thérapie consiste à administrer un choc électrique dans le cerveau afin de déclencher une convulsion. Nul ne sait vraiment comment ni pourquoi ça marche, mais certains patients assurent se sentir mieux après – temporairement, du moins.

Une grande secousse s'est déclenchée le jour de ma naissance. Quand j'ai quitté la ferme une vingtaine d'années plus tard, les convulsions que j'ai commencé à éprouver lorsque ma consommation d'alcool s'est intensifiée m'ont donné l'impression que les tremblements de ma terre natale m'avaient rattrapée, moi aussi. Seule dans une chambre londonienne ou enfermée dans les toilettes d'une boîte de nuit, je ressentais ces soubresauts : mes poignets se crispaient, ma mâchoire était comme paralysée, mes membres ne répondaient plus. L'alcool que j'avalais depuis des années m'érodait comme le fracas répété des vagues contre les falaises, et ma santé s'en ressentait. Au plus profond de mon système nerveux, quelque chose s'effritait. J'étais parfois saisie de tremblements si violents que je me figeais, bavant et haletant, jusqu'à ce que la crise s'atténue, que je puisse me servir un autre verre, et poursuivre la fête.

© 2018, *Globe*, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2016 by *Amy Liptrot*

Titre de l'édition originale :

The Outrun

(*Canongate Books Ltd, Edinburgh*)

Dépôt légal : août 2018

ISBN : 978-2-211-23788-8

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.fr



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter